

Qui parle encore de la pudeur aujourd'hui? Cette vertu du clair-obscur semble décriée dans nos sociétés contemporaines, imprégnées aussi bien par le dévoilement de l'intimité sur la place publique que par l'indifférence, au nom du « respect » de l'intimité d'autrui. La pudeur s'exprime par une certaine délicatesse dans la relation à l'autre. On se dévoile sans se dévoiler complètement, y compris dans la relation au corps qui est au cœur de la pratique du soin.

Dans un contexte de plus en plus institutionnalisé, quelle place revêt la pudeur dans la relation soignante? Comment, dans le geste technique du soin, se laisser toucher par le toucher du corps du patient sans être inadéquat?

Pudeur du geste, de la parole, du regard, voilà autant de questions auxquelles ce livre, sans jamais tomber dans la pudibonderie, tente de répondre.

Sous la direction de Bernard N. Schumacher qui enseigne la philosophie à l'Université de Fribourg (Suisse) et avec la participation de Boris Cantin, Thierry Collaud, Éric Fiat, Jean-Marie Gueullette, Laurence Marmilloud et Jean-Philippe Pierron.



18 euros

Diffusion France Sofédis
Diffusion Suisse OLF
ISBN 978-2-88926-223-6

design © sprae.li photo © Gettyimages



La pudeur dans les soins

Sous la direction de Bernard N. Schumacher

Sous la direction de
Bernard N. Schumacher



La pudeur dans les soins



Sous la direction de
Bernard N. Schumacher

LA PUDEUR DANS LES SOINS



Les Éditions Saint-Augustin
bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture
pour les années 2021-2024

© Éditions Saint-Augustin, 2021
Case postale 51
CH – 1890 Saint-Maurice
www.staugustin.ch

ISBN 978-2-88926-223-6

Pudeur et impudeur dans les soins

Bernard N. Schumacher¹

Le monde occidental aujourd'hui est assoiffé de tout connaître. Il veut tout maîtriser par l'entremise de la science. L'utopie de la transparence séduit et voudrait que tout soit connu, vu, montré et exhibé, sans plus rien à cacher. Dans ce contexte, le terme de pudeur semble être devenu obscène. Au nom de l'indépendance absolue du sujet désincarné, la culture contemporaine cherche à s'émanciper du pesant caractère «moralisant» de la pudeur: elle empêcherait l'homme de vivre à sa guise. Elle serait en effet «le signe de l'assujettissement des êtres à des normes morales et religieuses extérieures à eux,

1. Bernard N. Schumacher, philosophe et professeur tit. à l'université de Fribourg (Suisse).

et par trop contraignantes²», souligne la philosophe Inès Péliissié du Rausas. Dès lors, «comment quel-qu'un peut-il encore s'intéresser à cette valeur ancienne, passée de mode?», se demande la psychanalyste Monique Selz en référence à la pudeur. «Non seulement elle semble totalement tombée en désuétude, mais, de plus, lorsqu'il lui arrive encore, parfois, de s'exprimer, elle est le plus souvent tournée en dérision³.» Pareille à ce que le philosophe Max Scheler disait de la vertu en général, la pudeur passe communément pour une «vieille fille acariâtre et édentée⁴».

On peut toutefois se demander si l'impudeur, tant célébrée en ce début de XXI^e siècle, ne trahirait pas en réalité une «véritable régression». L'argument qu'avance Monique Selz repose sur le constat que l'impudeur «conduit à la disparition de plus en

2. Inès PÉLISSIÉ DU RAUSAS, *De la pudeur à l'amour*, Paris, Cerf, 2016, p. 10.

3. Monique SELZ, *La Pudeur, un lieu de liberté*, Paris, Buchet/Chastel, 2003, p. 9.

4. Max SCHELER, «Pour une réhabilitation de la vertu», *Six essais de philosophie et de religion*, traduit par Philibert Secretan, Fribourg, Éditions universitaires Fribourg Suisse, 1996, pp. 31-48, p. 31 [«Zur Rehabilitierung der Tugend» (1915), dans *Vom Umsturz der Werte. Abhandlungen und Aufsätze*, dans *Gesammelte Werke*, vol. 3, Bern, A. Francke Verlag, 1955, pp. 13-31, p. 15: «diese alte, keifende, zahnlose Jungfer»].

plus problématique de l'intimité de chacun⁵». La tendance à mettre au ban la pudeur en Occident, et tout particulièrement au sein des institutions médicales – où la vulnérabilité de la personne est davantage perceptible –, conduit à ne considérer le patient qu'au travers du prisme du savoir médical et technique, comme s'il n'était qu'une mécanique à réparer dans un garage, que celui-ci soit appelé «hôpital» ou «résidence pour personnes âgées». Tandis que le soin – surtout dans le monde hospitalier – a tendance à placer le malade sous les feux de la rampe en réduisant son *Leib* («corps sujet») au *Körper* («le corps en général») : la personne malade n'est plus qu'un corps malade. Or, l'homme cherche naturellement à se protéger d'un regard qui le réduit à un simple objet sans possibilité de repli, exposé en pleine lumière. Si *Éric Fiat* souligne dans sa contribution «*Eloge de la pudeur, vertu du clair-obscur*» que l'homme n'est pas fait pour vivre toujours dans l'obscurité, d'où son besoin de reconnaissance, qui lui fait quêter le regard des autres, il n'est pas non plus fait pour vivre toujours en pleine lumière, raison pour laquelle il aspire aussi à l'ombre. Un très beau passage d'un célèbre roman de Jean Giono le montre bien, lorsque Pauline tombe amoureuse

5. Monique SELZ, *La Pudeur, un lieu de liberté*, op. cit., p. 38. Voir aussi Alain FINKIELKRAUT, *La sagesse de l'amour*, Paris, Gallimard, 1984, p. 165.

d'Angelo. La pudeur est cette vertu qui atteste ce besoin humain d'alternance entre visibilité et invisibilité, ce désir de maintenir cachée en public une part du privé. Un regard pudique se caractérise par son aspect indirect, de sorte de nimer délicatement ce qu'une lumière trop forte pourrait blesser. Il en va de même avec un toucher pudique. La vertu de la pudeur, à différencier de la honte, établit ainsi une juste mesure entre deux excès : l'obscénité qui montre ce qu'il faudrait cacher et la pudibonderie qui cache ce qu'il faudrait montrer.

La pudeur comme vertu qui favorise l'alternance entre visibilité et invisibilité est fort à l'honneur dans la tradition chrétienne qui a beaucoup réfléchi à l'apparent paradoxe d'un Dieu qui, à la fois, se révèle et se cache (*Deus absconditus*), dont on ne peut voir la face qu'indirectement et de manière voilée, et qui ne se montre qu'à celui qui accepte de ne jamais le voir tout à fait. Le médecin et théologien *Thierry Collaud* dans sa contribution «*Deus absconditus : Dieu qui nous apprend la pudeur*» nous alerte sur le danger qui guette toute relation : l'illusion de vouloir tout connaître de l'autre. Or, la «pudeur» divine nous apprend que le mystère de l'autre ne s'épuise jamais, de même que n'est jamais comblé le désir de le connaître. L'impudeur, au contraire, croit devoir tout montrer mais, ce faisant, elle nie le mystère, elle tue l'autre en le réduisant à un corps matériellement saisissable. Elle en fait un

objet et ne le considère plus comme une personne. Or, l'entrée dans l'intime d'autrui ne se donne qu'à celui qui est prêt à pénétrer un mystère, à le partager sans le trahir. La pudeur est ainsi aussi bien le signe du respect du mystère de l'autre, qu'un moyen d'entrer dans une relation harmonieuse d'amour réciproque. Autrement dit, la pudeur est cette hospitalité féconde qui permet – qui invite même – un regard aimant. Ce regard manifeste une confiance et une espérance mutuelles dont l'objet est l'épanouissement réciproque. Voilà qui ouvre sur un avenir qui échappe à tout désir de maîtrise et qu'on ne peut recevoir que comme une grâce.

Ce regard plein de pudeur révèle une dimension anthropologique fondamentale sur laquelle le philosophe *Bernard Schumacher* nous invite à nous pencher dans sa contribution « *La pudeur, révélation de la vulnérabilité humaine* ». Elle apparaît dans un premier moment au travers de la corporéité, essentielle à la manifestation de la pudeur. Cette dernière permet de poser un geste protecteur à l'égard de l'intime devant le regard ou le toucher d'un soignant qui serait tenté de réduire la personne malade à son corps malade. Le retrait en soi que nous invite à effectuer la pudeur ne signifie cependant pas un isolement dans une forteresse que rien ne viendrait troubler. Il implique au contraire une nouvelle exposition de soi dans son intimité. Il s'agit de se laisser être saisi et de consentir à sa vulnérabilité afin

de s'ouvrir, dans un acte de confiance et de disponibilité, à une relation intime réciproque. Une relation intime de cette sorte ne se situe pas au niveau platonique de purs esprits autonomes, mais bien plutôt grâce à l'interaction de deux corps qui s'expriment aussi bien par le regard que par le toucher : la caresse est alors comprise comme présence à l'autre. Le malade fait ainsi l'expérience, dans son corps et dans son âme, qu'il ne maîtrise pas son existence, qu'il est très vulnérable, et capable de ce fait d'accueillir une nouvelle dimension d'être qui est de l'ordre du don.

Parler de pudeur et de respect de l'intime, interroger les enjeux éthiques du toucher, ne concerne pas seulement le patient et son corps, mais tout autant le soignant et son propre corps. Ce qui caractérise une frontière, fait remarquer le médecin et théologien *Jean-Marie Gueullette* dans sa contribution « *Pudeur et intimité : s'agit-il de ne pas toucher ?* », est d'être le lieu d'exercice de deux souverainetés, et non d'une seule. Le consentement, voire le désir du patient, pourrait devenir un impératif auquel le soignant n'aurait pas les moyens de résister, si la frontière n'était gardée que par le patient. Il est, par ailleurs, aussi problématique de penser l'intime comme un espace strictement privé, car il est à la fois une partie de nous qui a besoin d'être protégée de l'intrusion et en même temps le lieu où nous attendons d'être rejoints. L'absence de barrière peut

être source de souffrance tout autant qu'une protection inviolable condamne le sujet à une solitude absolue. Poser un geste pudique à l'égard d'autrui, lui adresser une parole pudique ou un regard pudique, se heurte cependant à une limite fondamentale : autrui ne peut jamais être tout à fait rejoint, car il restera toujours un mystère. L'altérité n'est pas une frontière, mais elle procède du mystère de l'autre.

La pudeur comme confirmation du mystère de l'autre s'expérimente notamment dans la relation soignante lorsque le corps de l'un est touché, lavé, « pris en charge » par le corps de l'autre : songeons par exemple au temps d'une toilette, d'un soin de bouche ou encore de l'hygiène intime. La pudeur que la relation de soin implique n'est pas uniquement celle du patient, comme le souligne l'infirmière en soins palliatifs *Laure Marmilloud* dans sa contribution « *La pudeur dans l'approche de la fin de la vie* », mais aussi celle du soignant, d'autant plus nécessaire que le patient semble ne plus être en mesure d'exprimer sa pudeur. La pudeur du regard adressé au patient permet de ne pas sombrer dans la curiosité ou le voyeurisme, ce qui ramènerait le patient à un objet de connaissance ou ne ferait se concentrer que sur l'application de règles de conduite dans le cadre de la relation soignant-patient. La pudeur du soignant résiste au dévoilement brusque de l'intime d'autrui ; elle cède au respect

autorisant le patient à exister tel qu'il est ; elle s'accompagne de retenue et de confiance, sans quoi il n'y a pas de dévoilement volontaire, même partiel, de l'intime. Cette pudeur-là s'exprime tout particulièrement au moment où le soignant accompagne un mourant. On est loin alors de l'attitude intrusive voyeuriste ou de la distance affichée pour se garder de paraître troublé ou ému.

La personne en souffrance qui se sait condamnée à mourir ne possède le plus souvent plus aucun moyen d'agir. La maladie les lui aura dérobés, à moins que le système de santé ne la considère comme déjà morte, ainsi que le souligne le médecin en soins palliatifs *Boris Cantin* dans sa contribution «*Pudeur et plus d'heure en soins palliatifs*». Alors qu'elle est, bien au contraire, un être vivant avec de grands désirs existentiels. Les soins palliatifs s'efforcent de restaurer, à chaque fois que cela est possible, ces moyens d'agir. Pour y parvenir, la pudeur est un facteur essentiel à la relation, car elle met autrui en confiance et permet de le rassurer, du seul fait que l'on respecte son intimité. Elle permet également d'appivoiser la vulnérabilité de l'autre comme celle de soi, tout en respectant le pré carré de chacun. La pudeur demande cependant du temps, même lorsque le temps est compté à cause de la menace de l'imminence de la mort. Alors, la question de la pudeur comprise comme la bonne proximité et non pas la bonne distance devient cen-

trale. Il s'agit de rechercher, dans un temps qui s'amoin-drit, le bon équilibre entre proximité et distance en vue d'accéder au bon équilibre dans la relation, lequel ne cesse de devoir être ajusté. Ainsi, afin que la personne souffrante puisse devenir à nouveau un acteur pour le temps qu'il lui reste à vivre, le soignant devra recourir à des approches, parfois osées, parfois risquées, au cœur desquelles la question de la pudeur est cruciale. En effet, un des dangers réside dans un surcroît de pudeur ou une pudeur mal placée qui fait étouffer l'autre dans sa souffrance, qui bride toute action, qui empêche qu'une situation soit transformée, évoluée. Cette complexité, nous la voyons à l'œuvre dans trois situations cliniques dont le commentaire débouche sur une éthique de la pudeur. On constate comme il est important d'être à l'écoute de l'autre et de soi, de se réunir en équipe afin de se faire part de ses représentations sociales et culturelles relatives au respect et à la pudeur ; enfin de se former, y compris à vivre la vulnérabilité.

À rebours de cette éthique de la pudeur, le monde médical contemporain, construit sur la domination voyeuriste, sinon sur la pulsion scopique – de l'auscultation à l'imagerie médicale – encourage une forme d'impudeur épistémique. Avec des soins qui obéissent à des protocoles et l'objectivation « neutre » de la clinique, la pudeur devient une vertu essentielle, souligne le philosophe *Jean-Philippe Pierron*

dans sa contribution «*La pudeur, une vertu des soignants ?*». Parce que la relation de soins fait pénétrer dans l'intime des corps et des cœurs, elle a besoin de cette vertu qui prend soin avec tact aussi bien des personnes vulnérables que du lien relationnel. Par la fragilité de son attention, la pudeur est ce qui donne la possibilité à l'autre de se faire entendre, parfois attendre et d'autres fois surprendre. Elle laisse également résonner le trouble dans la relation de soin : trouble qui est vécu comme une vulnérabilité, laquelle est toutefois la condition même du soin, car il permet de se rendre disponible à l'autre. Non seulement la pudeur éclaire la relation de soins, mais elle oriente et anime aussi la pratique dans une large optique humaniste. La pudeur tient compte en effet de l'espace, en ce qu'elle s'attache à une juste proximité, mais aussi du temps, aussi bien du temps vécu comme s'écoulant lentement que du temps chronométré pour une bonne efficacité des services de soins.

Eloge de la pudeur, vertu du clair-obscur¹

Eric Fiat²

1. Introduction

D'où vient que la rencontre d'un Georges de la Tour dans un musée exposant d'autres peintres, quelque géniaux qu'ils puissent être, crée infailliblement en moi le sentiment d'un changement de dimension, d'une décisive solution de continuité? – Sans doute du fait que le clair-obscur me paraît le séjour le plus propre à l'homme, clair-obscur que de

1. Ce texte est la version remaniée de *La pudeur à l'épreuve du soin*, Monaco, Éd. Les rencontres philosophiques de Monaco, 2017.

2. Eric Fiat, Professeur de philosophie, Université Paris-Est Marne-la-Vallée.

la Tour me donne à un degré de concentration tel que l'impression vient, d'une intimité depuis longtemps égarée qui enfin retrouve son foyer.

L'expression d'une préférence personnelle, d'un peintre à bien des autres, le faire-part d'une émotion privée ne mériteraient pas de figurer dans un ouvrage comme le nôtre, si ladite émotion n'était partagée par bien des hommes. Et c'est ce partage qui me conduit à faire l'hypothèse selon laquelle la rencontre du clair-obscur redonne en effet à l'homme l'impression d'une retrouvaille, d'une retrouvaille avec lui-même, d'une retrouvaille avec sa propre intimité, retrouvaille qui dès lors ne peut que lui donner l'impression que ladite intimité s'était un peu perdue ces derniers temps – de sorte que cette retrouvaille prend alors une valeur proprement *révélatrice*.

Ce qui en somme se révèle dans et par la rencontre du clair-obscur, c'est qu'il n'est pas si courant que l'homme soit l'intime de lui-même...

On l'aura compris: l'hypothèse à l'origine de cette contribution, est que ce qui singularise ontologiquement l'homme est qu'il est l'être vivant pudique; et puisque la pudeur est ce désir qu'à l'homme que tout de son corps et de son âme ne paraisse en pleine lumière (ou quand il y paraît n'y paraisse pas de n'importe quelle façon), n'est-il pas logique que le clair-obscur soit en effet son séjour le

plus propre, en ce qu'il est oscillation entre ombre et lumière?

Le clair-obscur ne sépare en effet pas selon un cadastre bien découpé la clarté de l'obscurité, mais maintient qui le regarde dans l'incertitude suspensive d'une hésitation: la *pénombre* est la presque-ombre, la *penumbra* (du latin *paene* qui signifie «presque» et *umbra* «ombre»), mais ce «presque» est à comprendre comme mouvement dont le commencement n'est pas mieux connu que l'achèvement. Le peintre du clair-obscur module, n'est pas homme des coupes franches, et Baudelaire dans «Les bijoux» le fait comprendre incomparablement, qui suggère que l'origine de tout clair-obscur soit le feu: car d'où vient le ravissement du poète devant les métamorphoses de son amoureuse (auxquelles «la candeur unit à la lubricité/Donnait un charme neuf»), sinon du fait que...

La lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre?

Le feu est une lumière vivante, en perpétuelle métamorphose, et c'est lui qui métamorphose le corps nu de l'aimée, lui donnant par la grâce du clair-obscur dont il est l'auteur, des charmes sans cesse renouvelés.

Mais pourquoi la toute obscurité, pourquoi la pleine lumière seraient-elles inhospitalières aux hommes?

Parce qu'en eux se trouvent à la fois le désir d'être vu, à la fois le désir de ne pas être vu.

2. Du désir d'être vu, de la peur d'être vu

Mis au secret dans l'obscur, enfermés trop longtemps dans le cloître, trop longtemps cloîtrés dans l'espace fermé des maisons mauriaciennes (comme Mauriac a bien décrit ces mondes bourgeois où la pruderie était loi, où les désirs, et notamment les désirs féminins, étaient confinés, niés, intimés à l'intime, cachés comme choses honteuses : on leur intimait l'intime comme le seul vrai lieu où ils n'étaient pas totalement illégitimes), trop longtemps donc mis au secret dans l'obscur, rejetés dans l'obscur, enfermés dans le cloître nous aspirerions à la lumière, à la reconnaissance, au regard d'autrui – à l'extime en somme.

Car nos poumons halètent dans l'air confiné des maisons trop fermées, des maisons de famille où tout se ferme et même se renferme, où le linge sale se lave et où rien ne doit se dire, où tout, en d'autres termes, sent le renfermé! (Il serait passionnant de tenter de définir « ce que sent le renfermé »... Car le parfum de la rose, celui du musc et celui du jasmin

purent être décrits par les poètes... Mais le parfum du renfermé... le remugle des aisselles rarement lavées, des cagibis où trop longtemps séjournent les mets...)

Nous serions toujours confinés dans les arrières-cuisines ou les intérieurs des maisons, comme on l'impose dans certaines civilisations aux femmes (qui au nom de la pudeur n'ont pas le droit de sortir – ou bien quand elles sortent doivent sortir sans sortir puisque leur corps est «burquuisé») que nous ne le supporterions pas et aspirerions au regard d'autrui, aspirerions à la lumière. Parce que le moi ne s'éveille que par la grâce du toi comme disait Bachelard. Mais demeurer trop longtemps en pleine lumière ne serait pas moins insupportable, qui nous ferait aspirer à un peu d'ombre.

Méfiance, donc, à l'endroit des utopies! En effet, dans les utopies, notamment dans celle de Thomas More, qui a inventé le mot, la transparence, la limpidité, sont l'horizon: toute pudeur est proscrite. Kundera, dans *Les Testaments trahis*³, s'en prend d'ailleurs de manière très pertinente au rêve surréaliste cher à Breton, c'est-à-dire la maison de verre, la maison sans rideaux, où l'homme vit sous les yeux de tous. Car une vie n'est humaine qu'à condition qu'elle puisse dérober une part d'elle-même au

3. Milan KUNDERA, *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 2000, p. 35.

regard des autres. Vivre dans ces palais de cristal que sont la Cité du soleil de Campanella, le Phalanstère de Fourier, le panoptique de Bentham, voire dans la société communiste rêvée par Trotski où, comme il le prévoyait, les hommes n'auraient plus besoin de clés ni de serrures, dans ces lieux où tout est public, extime en somme, nous donnerait très vite envie de faire le mur ! Pour enfin retrouver des lieux secrets, cachés, privés, intimes. *Intime loci* : les plus intérieurs des lieux, les plus privés des lieux privés, les plus cachés des lieux cachés, pour enfin retrouver de l'ombre et échapper à l'indiscrete lumière d'Apollon.

Dans *L'Utopie* de Thomas More, les futurs époux doivent se présenter nus l'un à l'autre sous le regard de tous afin que la cité puisse juger de la légitimité de leur appariement... Horreur ! La pudeur se traduit toujours par un geste de protection, de préservation de quelque chose qui relève de l'intime, qui s'étiolerait d'être révélé, qui se flétrirait d'être objectivé, qui serait profané s'il était l'objet d'une attention trop objectivante.

Car ce n'est pas tant le fait que quelque chose du corps ou de l'âme soit révélé qui peut blesser la pudeur, que la *façon* dont se fait la révélation. Manière pour nous de dire notre accord avec le propos présent dans cet ouvrage, de Jean-Marie Gueullette, selon laquelle la pudeur n'est pas qu'un problème de seuil.

La pudeur est donc ce qui fait l'homme vouloir garder de l'ombre dans la lumière, de l'intime dans l'extime, du caché dans le montré, du privé dans le public, etc. La psychanalyste José Morel Cinq-Mars la définit superbement comme étant «la paupière du désir, ou un désir de voile qui s'articule à un désir de voir»⁴. Voilà pourquoi elle peut être vue comme la vertu du clair-obscur.

Il existe, nous l'évoquions, une pudeur de l'âme, une pudeur des sentiments, comme disait Gainsbourg. Mais c'est essentiellement à la pudeur corporelle que nous nous consacrerons ici. Parce qu'ayant vie à la fois corporelle et spirituelle, l'une des plus grandes questions de la vie humaine est la question de l'assomption de sa corporéité, et cette assomption ne lui est jamais totalement donnée. La pudeur ne dit au fond rien d'autre que ce «jamais totalement donnée».

La pudeur apparaît alors comme cette gêne à l'endroit du corps propre ou plutôt la possibilité de cette gêne, nous y venons, qui fait l'homme hésiter à paraître parce qu'il sait que paraître, c'est comparaître et craint d'être jugé sur la part qu'il n'a pas choisie de son être : ce corps, auxquelles toutes les stratégies de transformations (vêtue, parure, épilation, coloration, déformation, musculation...) ne

4. José MOREL CINQ-MARS, *Quand la pudeur prend corps*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 126.

pourront jamais enlever totalement sa part d'étrangeté, ne pourront jamais faire que quelque chose de lui ne lui échappe. De là, le désir que tout de lui ne paraisse pas en pleine lumière et ne soit la proie des regards, pour cette raison que le corps peut se flétrir d'être trop regardé.

Il peut certes se flétrir aussi de ne pas l'être assez! Ce que le pudique devine parce qu'il a à la fois peur et désir du regard d'autrui. Ne pouvant vivre sans l'autre mais ne sachant comment vivre avec lui, il aimerait pouvoir séjourner dans une forme d'équilibre suspensif entre la visibilité et l'invisibilité, rester lointain même quand il est proche, proche même quand il est lointain, sauver quelque chose de son intériorité même dans l'extériorité. De sorte que s'il craint la visibilité comme une profanation possible il n'ignore cependant pas les dangers de l'invisibilité. N'être jamais regardé par les autres, n'est-ce pas risquer de perdre jusqu'à la conscience de son propre corps, comme Tournier a si bien montré dans vendredi et les limbes du pacifique, sa reprise philosophique du mythe de Robinson? Pensons parfois à ces SDF que plus personne ne regarde, et qui de ce fait peuvent faire leurs besoins dans les rues sans en être gênés. L'alcool devant aider sans doute à certaines désinhibitions – mais il n'est certainement pas seule cause de la perte de certaines pudeurs, son rôle étant en somme plus auxiliaire qu'originale. On sait qu'il arrive que la maraude,

en enlevant leurs chaussures, se rende compte qu'il y a des doigts déjà gangrenés quand eux-mêmes l'ignorent. Pensons à eux comme à des grands frères, des « Effarés » de Rimbaud, ces petits enfants qui regardent le boulanger,

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
À genoux, cinq petits, – misère !
Les pauvres Jésus pleins de givre...

Regarder parfois les SDF comme des « pauvres Jésus pleins de givre »...

Où l'on apprend que n'être pas regardé finit par être déshumanisant et faire perdre jusqu'à la conscience du corps propre. Nous avons donc bien besoin du regard d'autrui. Mais en même temps nous le craignons, car pour reprendre notre formule il est vrai que si le corps peut se flétrir de n'être pas assez regardé, il peut se flétrir de l'être trop.

Or la nécessité d'être soigné n'est-elle pas une menace en puissance pour qui craint d'être trop regardé ? Ne voue-t-elle pas souvent le corps à une menaçante objectivation ?

Auteurs

Boris Cantin est médecin responsable du service de soins palliatifs au HFR-Fribourg, ainsi que de l'équipe mobile de soins palliatifs «Voltigo». Après des études de médecine à l'Université de Lausanne, un doctorat en médecine et une spécialisation en médecine palliative ainsi qu'en hypnose médicale, il a fait un séjour de recherche (*Fellowship*) au Canada en soins palliatifs. Membre de plusieurs Conseils éthiques, il donne de nombreuses conférences sur les soins palliatifs et intervient comme enseignant, notamment au CHUV (Lausanne) et à l'Université de Fribourg. Parmi ses nombreuses publications, nous pouvons citer : «The complex role of a palliative care consultant in a tertiary hospital. Can a practice model help in this wild world?», *Journal of Palliative Medicine*, octobre 2010 ; «L'annonce de mauvaises nouvelles : une pointe d'EPICES dans l'apprentissage», *Revue*

Médicale Suisse, janvier 2011 ; « Suivi de la personne recevant une sédation palliative : quelles responsabilités pour l'infirmière ? », *Palliative.ch*, novembre 2013 ; « Le travail de collaboration des équipes mobiles : première phase de validation d'un modèle », *Médecine palliative*, 2013.

Thierry Collaud est docteur en médecine et en théologie. Après ses études à Genève, Neuchâtel, Fribourg et Washington DC, il a pratiqué à temps partiel la médecine générale durant 20 ans. Depuis février 2012 il est professeur de théologie morale spéciale et d'éthique sociale chrétienne à l'Université de Fribourg. Il a notamment publié *Démence et résilience, mobiliser la dimension spirituelle* (Bruxelles, Lumen Vitae, 2012) ; *Le statut de la personne démente. Éléments d'une anthropologie théologique de l'homme malade à partir de la maladie d'Alzheimer* (Fribourg, Academic Press, 2003) et de nombreux articles autour de la problématique de la santé dans une perspective anthropologique et éthique.

Eric Fiat est professeur de philosophie à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée. Il y est responsable de l'enseignement d'Éthique médicale et hospitalière. Il a notamment publié : *Ode à la fatigue* (Paris, L'observatoire, 2018) ; *La pudeur* (Paris, Plon, 2016) ; *Corps et âme* (Paris, Éditions Cécile Defaut, 2015) ; *La couleur du matin profond*, Entre-

tiens avec Pierre Magnard (Paris, LesPetitsPlatons, 2013); *Petit traité de la dignité* (Paris, Larousse, 2012); *Questions d'amour: De l'amour dans la relation soignante* (Paris, Lethielleux, 2009).

Jean-Marie Gueullette, médecin et théologien, est professeur à l'Université catholique de Lyon où il a dirigé le Centre interdisciplinaire d'éthique. Ses domaines d'enseignement sont l'anthropologie et l'éthique du soin et de la santé. Il a notamment publié: *L'assise et la présence. La prière silencieuse dans la tradition chrétienne* (Paris, Albin Michel, 2017); *Guérir, une quête contemporaine*, en collaboration avec Laurent Denizeau (Paris, Cerf, 2015); *La beauté d'un geste* (Paris, Cerf, 2014); *L'ostéopathie, une autre médecine* (Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014); *Petit traité de la prière silencieuse* (Paris, Albin Michel, 2011).

Laure Marmilloud est infirmière. Engagée professionnellement dans le champ des soins palliatifs, elle travaille actuellement au sein d'une équipe mobile à Lyon. Dans les suites d'un Master de philosophie, elle s'attache à articuler son expérience soignante et la réflexion philosophique. Elle a publié en ce sens, *Donner vie à la relation de soin. Expérience pratique et enjeux éthiques de la réciprocité* (Toulouse, Eres, Collection poche-société-espace éthique, 2019) et *Soigner, un choix d'humanité* (Paris,

Vuibert, Collection Espace Ethique, 2007). Elle collabore à plusieurs programmes de formation, notamment dans le champ de l'éthique soignante. Elle est associée au Centre Interdisciplinaire d'Ethique de l'UCLyon depuis une dizaine d'années où elle intervient ponctuellement. Son thème de recherche actuel porte sur la pensée de la réciprocité dans la relation de soin.

Jean-Philippe Pierron est professeur de philosophie à l'Université de Bourgogne. Il dirige la chaire « Valeurs du soin ». Il est membre de l'UMR Georges Chevrier sur l'axe éthique et vulnérabilité. Ses domaines de recherche en éthique sont la médecine, l'environnement et la famille, en lien avec les nouvelles technologies. Il a notamment publié : *Prendre soin de la nature et des humains : médecine, travail écologique* (Paris, Les Belles Lettres, 2019); *Les valeurs du soin* (éd.) (Paris, Serli Arslan, 2018); *Le soin et la mort* (éd.) (Paris, Presses Universitaires de France, 2016); *Vulnérabilité. Pour une philosophie du soin* (Paris, Presses Universitaires de France, 2010).

Bernard N. Schumacher est professeur titulaire de philosophie à l'Université de Fribourg (Suisse) où il dirige le pôle de recherche et d'enseignement « Vieillesse, éthique et droits » à l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme, dont il est le coordinateur. Ses domaines

d'enseignement et de recherche sont l'éthique et l'anthropologie philosophique. Il a notamment publié : avec François-Xavier Putallaz, *Le suicide. Regards croisés* (éds.) (Paris, Cerf, 2019) ; *L'éthique de la dépendance face au corps vulnérable* (éd.) (Toulouse, Eres, 2019) ; avec Jean-Philippe Pierron et Agata Zeilinski (éds.), *Levinas et le soin*, numéro spécial de *Ethique, politique, religions*, 2019 (14), n° 1, Paris, Classiques Garnier ; *Euthanasie de la personne vulnérable* (éd.) (Toulouse, Eres, 2017) ; *Quand cesse-t-on de vivre? Pour une définition de la mort humaine* (Nantes, Cécile Defaut, 2011) ; *Death and Mortality in Contemporary Philosophy* (Cambridge, Cambridge University Press, 2011) ; avec François-Xavier Putallaz, *L'humain et la personne* (éds.) (Paris, Cerf, 2008) ; *Confrontation avec la mort* (Paris, Cerf, 2005) ; *Une philosophie de l'espérance. La pensée de Josef Pieper dans le contexte du débat contemporain sur l'espérance* (Paris, Cerf, 2000).

Table des matières

Pudeur et impudeur dans les soins, Bernard N. Schumacher.....	7
Eloge de la pudeur, vertu du clair-obscur, Eric Fiat	17
<i>Deus absconditus</i> : Le Dieu qui nous apprend la pudeur, Thierry Collaud.....	71
La pudeur, révélatrice de la vulnérabilité, Bernard N. Schumacher.....	97
Pudeur et intimité: s'agit-il de ne pas toucher?, Jean-Marie Gueullette	121
La pudeur dans l'approche de la fin de vie, Laure Marmilloud.....	147
Pudeur et plus d'heure en soins palliatifs, Boris Cantin	167

La pudeur, une vertu des soignants?, Jean-Philippe Pierron	189
Bibliographie	217
Auteurs	227